

Lettre de Matsuki KAMOSHITA

Je souhaite évoquer ici un problème qui peut paraître insignifiant à d'autres.

Car il me cause une telle douleur qu'elle m'incite parfois à vouloir en finir avec la vie. Faire face à ce problème a toujours été pour moi si pénible que je n'ai jamais souhaité me confier. Par conséquent, je n'ai jamais consulté qui que ce soit à ce sujet. Il m'était encore plus insupportable de m'exprimer par écrit. Et même quand je me suis enfin résolu à le faire, tout d'abord je n'ai pas trouvé la force de tenir un stylo... Au contraire : ma souffrance était devenue telle que je me sentais incapable d'écrire. La mise en mots me confrontait brutalement à ma condition actuelle en faisant ressortir plus vivement encore le caractère trop injuste de ma situation. J'ai compris alors que c'est cela-même que je ne parvenais pas à accepter. Mais désormais, je ne supporte plus de me voir ainsi, en train de me détruire.... C'est la raison pour laquelle j'ai fini par rédiger ce texte.

Je pensais qu'"avoir le cœur brisé" était une expression exagérée qu'on ne trouve que dans les romans. Mais ces temps-ci, c'est l'expression la plus juste qui me vienne à la bouche. Chaque jour, au lycée, je mène une vie apparemment tranquille. Mais je me rends compte qu'en vérité je me détruis un peu plus à chaque instant, car les comportements que j'ai dû adopter pour protéger ma vie, au bout du compte, me brisent véritablement le cœur !... au point que je ne sais plus comment me sortir de cette situation déchirante.

Je suis né à Iwaki, dans le département de Fukushima, et c'est là que j'ai grandi auprès de mes parents et de mon frère cadet, qui a cinq ans de moins que moi. Nous avons l'habitude d'aller en famille contempler les cerisiers chaque année au printemps, dans un parc appelé « la Forêt de la Nuit », un parc tellement beau qu'on montrait souvent à la télévision ses allées bordées de cerisiers en pleine floraison. En été on ramassait des coquillages au bord de la mer, à l'automne on cueillait des champignons dans les bois, et l'hiver, on faisait des bonhommes de neige. Sur le chemin de l'école, j'avais l'habitude de ramasser des prêles des champs. Ma mère en faisait un plat délicieux. On habitait une maison spacieuse avec un grand jardin où l'on faisait pousser des myrtilles, des champignons *shiitake* et des tomates cerises. Mes copains d'école et moi, on cherchait des insectes dans l'herbe et on fabriquait des billes avec de la terre.

Mais le 11 mars 2011, cette vie heureuse a subitement pris fin. J'ai dû quitter Fukushima avec ma famille pour me réfugier à Tôkyô. Le gouvernement n'avait pas donné l'ordre d'évacuer notre ville, mais les mesures du taux de radioactivité montraient que la région était contaminée bien au-delà des zones d'évacuation officielles. C'est pour éviter d'être exposés à la radioactivité que nous avons fui. Nous sommes ainsi devenus ceux qu'on nomme depuis ce jour : « les auto-évacués ».

Mais le pire, pour moi, c'est le harcèlement dont j'ai été victime à l'école où j'ai été scolarisé à la suite de notre évacuation. Je découvrais par exemple des insultes griffonnées sur les dessins que je faisais en classe, ou encore on me traitait de « bacille ». Cette multitude de réactions triviales ont fait de moi une victime de violence et de discrimination. Ce harcèlement, bien d'autres enfants réfugiés, scolarisés dans une nouvelle école, l'ont subi comme moi. En ce qui me concerne, je me sentais continuellement en danger et j'étais dans un état de tension permanente,

malgré tous les efforts faits par mes parents et par certains enseignants pour éviter cette situation.

Et comme cela ne cessait pas, j'ai fini par me dire qu'il vaudrait mieux que je disparaisse... J'avais environ neuf ans quand j'ai fait un vœu : j'ai demandé à mourir.

Peut-être qu'aux yeux des gens qui ne connaissent pas la réalité de l'évacuation, les réfugiés de Fukushima renvoient l'image de « profiteurs ». Sans doute s'imaginent-ils que nous avons bénéficié de fortes indemnités même si nos maisons n'ont pas été détruites, même si nous n'avons pas subi de dommages matériels, sans doute même croient-ils que nous sommes maintenant logés gratuitement à Tôkyô.

Je suis convaincu que ce malentendu ne se serait pas produit si TEPCO et le gouvernement japonais avaient transmis des informations exactes sur les conséquences redoutables de la contamination radioactive, et s'ils avaient publiquement expliqué que les réfugiés dont la résidence était située hors des zones d'évacuation officielles n'avaient reçu quasiment aucune indemnité.

La vie m'était devenue si insupportable qu'à mon entrée dans l'enseignement secondaire, j'ai choisi un collège situé loin de chez nous, et décidé de dissimuler le fait que j'étais réfugié nucléaire. Comme je m'y attendais, le harcèlement à mon égard a alors cessé. Je n'avais pas réalisé jusque-là à quel point la vie scolaire est paisible quand on n'est pas harcelé. Auprès des nouveaux amis que j'ai enfin pu me faire, ma nouvelle vie de collégien est devenue un vrai bonheur !

Mais au bout de deux à trois ans, j'ai commencé à éprouver un nouveau tourment. Cacher le fait que je suis « réfugié nucléaire » signifie qu'il m'est impossible de révéler à mes camarades que je suis né à Fukushima. Je ne peux pas évoquer devant eux les souvenirs heureux de mon enfance. Ni leur dire que nous menons une vie de réfugiés pour nous prémunir de l'exposition aux radiations, ni que nous habitons dans un logement mis temporairement à notre disposition - ce qui est une situation angoissante et précaire... Je ne peux pas leur faire savoir que le gouvernement veut que nous retournions à Fukushima alors que le risque de contamination radioactive est toujours présent. Bref, je dois vivre en cachant d'où je viens, et qui je suis. Même à mon meilleur ami, je ne peux pas révéler ma vraie personnalité.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement à l'école que je dissimule mon identité : au Japon, quand je parle de Fukushima et de l'évacuation, c'est toujours sous couvert d'anonymat. De même, ma photo n'est jamais publiée. Pourtant, comme tous les autres réfugiés, je n'ai rien fait de mal. Mais nous sommes obligés de nous cacher comme de vulgaires criminels. Or, qui peut prendre au sérieux un témoignage anonyme, sans nom et sans visage ? Là est la contradiction : tout en désirant parler aux amis et aux gens, à visage découvert, de la vérité de ce que j'ai vécu, je crains, si je le fais et qu'on ne m'accepte pas en tant que « réfugié », d'être à nouveau victime de harcèlement, et de perdre la vie paisible que j'ai construite jusqu'ici avec tant d'obstination. C'est ce que je redoute le plus.

L'exposition aux radiations, la contamination radioactive, les communautés brisées, toutes ces injustices font partie intégrante de mon problème existentiel. Cependant, afin de me préserver, je me suis interdit de parler de Fukushima. En même temps, puisque je suis seul responsable de cette décision, je n'arrive pas à me pardonner de

m'infliger cette souffrance. Y a-t-il beaucoup d'enfants et d'adolescents qui subissent les mêmes souffrances que moi ? Penser à tout cela me brise le cœur.

Ce sont les adultes qui ont construit les centrales nucléaires, eux qui en retirent du profit, eux qui sont responsables de l'accident. Et pourtant, c'est nous, les enfants, qui sommes directement victimes de harcèlement, nous qui vivons dans l'angoisse de tomber malades un jour, nous qui, trop souvent aussi, sommes obligés de vivre loin de notre famille.

Je ne souhaite pas retourner à Fukushima avant que les risques liés à ce retour ne soient écartés. Car malheureusement, la durée de vie des matières nucléaires est beaucoup plus longue que la nôtre. Les effets sanitaires liés à l'exposition peuvent apparaître 10, 20... ou 40 ans plus tard.

Pour l'État japonais, qui s'obstine à promouvoir le nucléaire à travers des mesures tordues, et fait en sorte de minimiser les dégâts de l'accident nucléaire afin de camoufler la réalité des faits, nous, les victimes de l'accident de Fukushima, toutes générations confondues, nous ne sommes que des témoins gênants. C'est pourquoi nous sommes les cibles de harcèlement et subissons la discrimination.

Nous sommes donc condamnés à vivre cernés de matières radioactives produites par des industriels avec l'appui du pouvoir politique. Mais la plupart de ces gens-là, qui entraînent le monde vers la folie - ceux qui nous empêchent de parler et camouflent leur crime - vont, naturellement mourir avant nous? sans voir les conséquences à long terme de leurs actes. Allons-nous les laisser s'en sortir ainsi ? Ce serait trop injuste qu'ils finissent leur vie sans affronter leur responsabilité, après avoir gagné autant d'argent, débité autant de mensonges, contaminé les océans du monde entier, en laissant aux générations suivantes la lourde charge de payer la note.

Je suis submergé par des sentiments que je n'arrive pas à mettre entièrement en mots. Mais une chose est sûre : mon seul désir, c'est de pouvoir mener une vie ordinaire et paisible, sans rien dissimuler. Malheureusement, dans la société japonaise actuelle, les victimes de l'accident nucléaire ne peuvent pas vivre en sécurité sans détourner le regard, sans se boucher les oreilles et sans fermer la bouche. Je vous supplie de nous aider à sortir de ce monde où tout est faussé.